


 PHILOSOPHIE ET LANGAGE

Lia Formigari

**la sémiotique
empiriste face
au kantisme**

traduit par Mathilde Anquetil


MARDAGA

*Werde ich es sagen, endlich laut sagen dürfen,
dass sich mir die Geschichte der Philosophie je
länger desto mehr als ein Drama entwickelte, worin
Vernunft und Sprache die Mächten spielen ?
Dieses sonderbare Drama, hat es eine
Katastrophe, einen Ausgang; oder reihen sich nur
immer neue Episoden an ?*

(Jacobi)

Avant-propos

Ce livre a deux finalités, l'une plus modeste et l'autre plus ambitieuse. La première est de vérifier l'existence entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle d'un courant de philosophie sémiotique se situant à l'intérieur de la culture allemande, mais qui se rapproche de par son esprit et ses fins de l'empirisme de la philosophie anglaise et de l'idéologie qui domine le débat philosophique en France comme dans d'autres pays du continent au cours de cette même période. L'histoire de la philosophie de tradition idéaliste a eu tendance à occulter cette lignée de recherches, que l'on peut cependant tenter de retracer en prenant pour point de départ la *Sémiotique* de Lambert comme dernière grande tentative de fonder une théorie générale des signes en fonction d'un système des sciences; puis en suivant les parcours théoriques de la psychologie empirique; et en s'arrêtant sur les diverses objections formulées d'un point de vue linguistique à l'encontre du transcendantalisme kantien.

Le deuxième objectif, plus ambitieux, est de discerner les éléments qui ont porté à la crise du modèle empiriste dans la philosophie du langage, et de contribuer ainsi à expliciter les rapports qu'entretiennent la philosophie et la linguistique. En parcourant la voie de transition de l'empirisme à l'idéalisme on est en effet amené à examiner les divergences qui ont fini par sanctionner la séparation entre ces deux branches de savoir tant du point de vue de la méthodologie scientifique que du point de vue institutionnel. Jusqu'à présent, ce processus a été envisagé principale-

ment, si ce n'est exclusivement, sous l'optique du développement de la philosophie transcendantale et de sa projection sur la philosophie du langage. J'ai tenté au contraire d'adopter le point de vue des philosophes qui, à l'époque de Kant et des prolongements idéalistes de la philosophie kantienne, s'efforcèrent d'intégrer les théories du langage dans le cadre défini par la psychologie cognitive en tant que discipline fondamentale d'une philosophie qui se proposait comme réflexion sur les sciences positives.

L'élément théorique primordial de la crise est la notion kantienne de transcendantal, ainsi que les diverses interprétations qu'on en donna lorsqu'on essaya de l'appliquer aux théories du langage. Cette notion remette en question un modèle cognitif en vigueur depuis environ deux siècles et qui avait produit entre autres ce grand monument théorique que constitue la doctrine sémiotique de l'empirisme classique. Locke et ses disciples radicalisaient sans doute la théorie de l'arbitraire des noms, mais ils attribuaient aux mots un terme de référence non-arbitraire en reconnaissant les idées simples comme données premières de l'expérience : les idées simples sont les mêmes pour tous les hommes dotés de bon sens, elles n'ont pas besoin d'être définies, leurs noms ne sont pas sujets à controverse. Bien que l'arbitraire des signes linguistiques soit toujours réaffirmé dans les développements théoriques qui se succèdent de Locke à Herder, la continuité entre signes naturels et signes d'institution y fait cependant toujours figure d'acquis ou même de prémisse. Les qualités ne sont que des signes à *travers lesquels* les corps se communiquent. La perception est alors une sorte de lecture des signes naturels, des signes de la communicabilité comme les appelle Herder, qui se présentent de façon continue et demandent à être interprétés. Cette théorie générale de la communication par signes naturels, qui trouve chez des auteurs comme Berkeley et Hamann une version théologique et mystique, est, dans sa version sensualiste, à la base de toute la sémiotique de cette époque. Ainsi s'explique l'intérêt accordé au même moment aux résultats de la physiognomonie et aux études sur les signes expressifs des passions, un intérêt partagé par toutes les branches de la culture philosophique et scientifique, de la biologie à l'esthétique. Les signes naturels constituent une information primaire sur le monde. Cette information oriente le comportement humain, c'est le socle sur lequel sont institués les signes linguistiques, et c'est en dernier recours le garant de leur signification. Il y a une rupture *anthropologique* entre le naturel et l'arbitraire car c'est l'institution des signes qui marque l'avènement de l'homme comme animal culturel et la mise en place des processus anthropiques qui concernent la nature elle-même. Mais il ne s'agit jamais

de rupture *gnoséologique* : la philosophie des Lumières, tout en élaborant une théorie de l'arbitraire des signes, se garantit d'une certaine manière sur le versant sémiotique grâce à la communicabilité naturelle du monde, qui à la fois constitue le fondement iconique des signes d'institution et permet leur vérification dans le cadre de la pratique.

Il était certes plus difficile d'étendre cette iconicité aux liens syntaxiques en vue d'insister un isomorphisme entre la syntaxe des langues et l'organisation formelle des représentations primaires et dérivées qu'elles expriment : aucune définition ostensive n'est possible pour les rapports spatio-temporels ni pour les liens de causalité, par exemple. Cependant ce qu'on avait appris de longue date à appeler la « forme » de la langue n'offrait-il pas une garantie d'universalité en mesure de faire de la langue un instrument de science et de connaissance, et donc de garantir le rapport entre le langage et le monde ? L'isomorphisme entre la structure de la pensée et les structures grammaticales, qui avait été théorisé par la grande tradition de la grammaire générale, offrait justement la garantie requise ; ce qui explique la cohabitation pacifique (et dans certains cas la coïncidence explicite) entre une gnoséologie « empiriste » et une grammaire « rationaliste ». Le kantisme compromet les bases de cette cohabitation en introduisant une nouvelle notion de forme comme élément transcendantal et donc non-conditionné, ce qui était évidemment inconciliable avec la conception du langage comme élaboration d'une expérience iconique et sémiotique formée et transformée.

Pour schématiser la situation, on peut dire que les réponses au défi lancé par le transcendantalisme aux théories du langage furent substantiellement au nombre de trois. La première est constituée par les diverses tentatives de refonder la grammaire générale en fonction de la logique transcendantale kantienne. Il s'agissait au premier abord d'un simple réajustement, d'une reclassification des formes grammaticales en fonction de la nouvelle table des catégories, mais en réalité cette adaptation introduisait un bouleversement méthodologique important. Tout comme la philosophie se définissait comme une méthode d'approche transcendantale du savoir et se distinguait en tant que telle des sciences empiriques, la grammaire générale (philosophique) déclara l'abandon de la méthode empirique pour reconstituer les conditions transcendantales de la langue. Cette prise de position en faveur de la méthode *a priori* contribua probablement à faire tomber la grammaire générale en discrédit auprès des linguistes de profession à l'époque du comparatisme : ce discrédit finit alors par rejallir sur la grammaire générale pré-kantienne bien que celle-ci n'ait jamais, et n'aurait d'ailleurs jamais pu, professer aucune méthode *a priori*.

La deuxième réponse fut proposée par la philosophie du langage d'orientation idéaliste. Abandonnant la conception instrumentale de la langue, elle définissait cette dernière non plus comme un dispositif analytique par l'intermédiaire duquel le sujet se rapporte au monde, mais comme une force autonome dont l'efficacité ne dérive ni des structures biologiques du sujet, ni des structures du monde, elle est au contraire elle-même constitutive aussi bien du sujet que du monde. La langue est donc un élément transcendantal de l'expérience. Cette tendance, représentée par Humboldt en particulier, est au cœur du débat linguistique de la *Romantik*.

On pourrait définir la troisième réponse comme potentiellement matérialiste : l'élément non arbitraire des formes linguistiques est attribué à la constitution organique de l'homme. Cette solution était déjà présente de façon implicite chez des auteurs comme Condillac. Sous la poussée du transcendantalisme kantien elle devient explicite chez Herder. Tout en s'opposant à la notion kantienne des formes transcendantales, elle permettait d'introduire, par l'intermédiaire de l'autoconscience corporelle et de son intériorisation dans les langues, un élément d'universalité qui garantissait grâce à son uniformité une grille commune de critères d'identification et de ré-identification des objets et de leurs rapports. La congruence entre le langage et le monde était ainsi assurée tant au niveau « atomique » par une relative iconicité sémantique (ce qui était aussi le cas dans le cadre de l'empirisme classique), qu'au niveau formel. Il m'a semblé digne d'intérêt de raconter l'histoire de cette dernière solution, qui constitue le cœur de la position « méta-critique » de Herder mais qui était destinée à rester minoritaire dans une tradition philosophique où toute référence corporelle était condamnée à disparaître ou à être réduite à un épiphénomène de l'activité spirituelle.

L'hégémonie de la seconde des trois solutions dans la culture européenne du début du XIXe siècle sanctionne le divorce entre l'approche spéculative et l'approche empirique face à la langue; cette rupture est théorisée par la linguistique philosophique du romantisme. Ce doublement de méthode et d'approche a servi fort longtemps à justifier d'un côté les prétentions spéculatives de la philosophie, qui a tenté de se prononcer sur la nature ou l'essence du langage sans recourir à la médiation des sciences empiriques, et de l'autre les convictions opposées et complémentaires de la linguistique, qui a pensé avoir acquis le statut de science précisément en se séparant de la matrice traditionnelle de la philosophie. Cette seconde prétention s'est affirmée jusqu'à une époque fort récente où les manuels d'histoire de la linguistique dataient infailliblement la naissance de la linguistique scientifique aux alentours des

premières décennies du XIXe siècle. Le travail des historiens de la linguistique de ces vingt dernières années a cependant permis de corriger ce stéréotype. Mais la première prétention, celle de la philosophie lorsqu'elle se confronte directement au langage pour en faire un objet spécifique, après avoir imposé son propre modèle de Humboldt à Heidegger, est encore largement opérative dans les débats contemporains en philosophie du langage (cf. Aurooux & Kouloughli, 1991, 1993) et ce n'est que récemment que les sollicitations de la psychologie cognitive, de la neurologie et de la psychologie de l'apprentissage ont commencé à s'insérer dans la conscience des philosophes, laissant entrevoir la possibilité d'une recomposition méthodologique après deux siècles de séparation.

Dans ce contexte l'histoire de la linguistique assume ses responsabilités en reissant la toile d'un savoir autrefois unitaire : en repérant les points où la trame s'est effilochée, a perdu ses teintes et son épaisseur, en renouant les fils qui s'étaient cassés. L'échantillon examiné dans ce livre me semble particulièrement significatif car il permet de dégager les prémisses de la crise du modèle empiriste en linguistique. Les textes de Kant révèlent les précédents de la bipartition entre domaine empirique et domaine transcendantal qui s'achèvera avec la première génération des romantiques et suivra l'évolution de l'idéalisme en philosophie. La *Mé-tacritique* de Herder est le témoignage d'une vive réaction contre les fondements théoriques du transcendantalisme. Dans cette œuvre très critique vis-à-vis de Kant on remarque l'affirmation des tendances matérialistes présentes de façon implicite dans les écrits de Herder à partir des années 1770. Tels sont les centres d'intérêt de la première partie de ce livre.

L'étude de cette opposition entre Herder et Kant, de ce débat entre deux méthodes et deux philosophies, m'a amenée à explorer ce phénomène spécifiquement allemand du dernier quart du XVIIIe siècle : la *Po-pularphilosophie*, suivie quelques décennies plus tard par la rencontre conflictuelle de la tradition d'analyse des idées avec le kantisme et l'idéalisme ; j'en rendrai compte dans la deuxième partie de ce livre. Il s'agit d'ailleurs d'un terrain que quelques historiens ont déjà commencé à débroussailler : après les nombreuses études sur l'*Aufklärung* « classique », qui entre les années soixante et quatre-vingts ont porté à une modification radicale de l'image transmise par l'historiographie romantique et idéaliste, plusieurs chercheurs ont récemment entrepris de travailler à une reconstruction des termes exacts de cette confrontation entre la philosophie et une anthropologie désormais sécularisée, et d'une façon générale entre la philosophie et les sciences positives : je me réfère ici aux études de Frederick Beiser (1987), de Joachim Gessinger (sous presse), de Wol-

fert von Rahden (1993), et d'autres encore que nous citerons au fur et à mesure, précédées dans les années 70 par Stefano Poggi (1977). Ce filon de la tradition a longtemps été délaissé en raison du rôle prépondérant accordé aux philosophes de la nature et aux philosophes de l'histoire. Et pourtant, sans une connaissance appropriée des problématiques dont il est porteur, on ne peut guère expliquer un certain nombre d'évolutions qui émergent dans la culture allemande et européenne après la crise de l'idéalisme classique dans la seconde moitié du XIXe siècle, entre autres la naissance de la *psychologische Sprachauffassung* (sur laquelle Clemens Knobloch [1988] nous a fourni une étude tout à fait exhaustive) et la prise en charge par les philosophes des problèmes de la signification, tandis que la linguistique « glisse vers l'asémantisme », selon l'expression de De Mauro (1969 : 80).

Certaines considérations contenues dans cette préface et dans la conclusion, ainsi que les premières versions des chapitres I et II, ont été présentées à l'occasion de colloques (Paris VII, 1991, Oxford, 1991, Paris Sorbonne, 1991, 1994, Cosenza, 1993) et ont été ou seront publiées dans les actes. Je tiens à remercier les collègues qui ont bien voulu à cette occasion en discuter les contenus, de même que Francesco Ferretti, Maurizio Maione et Maria Tani, étudiants de troisième cycle dans la faculté de philosophie où j'exerce, qui, en fréquentant mes séminaires ces deux dernières années et en travaillant pour leurs thèses sur des thèmes affines, m'ont souvent contrainte à préciser et ainsi à clarifier, avant tout à moi-même, les positions en cours d'élaboration. Je remercie encore Mathilde Anquetil, qui s'est occupée de la traduction, pour sa patience amicale et sa compétence professionnelle. Ma gratitude va aussi à Italo Cubeddu auquel je dois de nombreux éclaircissements sur des points de philologie kantienne; à Antonino Pennisi dont les études sur les pathologies linguistiques aux XVIIIe et XIXe siècles ont souvent croisé mes propres recherches sur le débat philosophique de la même époque et m'ont permis de fureter dans les « laboratoires » où l'on élaborait et soumettait à l'expérimentation les positions théoriques rapportées dans ce livre; et enfin *last not least* à Sylvain Auroux, qui a bien voulu relire le manuscrit de ce livre.

Lia Fornigari

Dipartimento di Studi filosofici ed Epistemologici

Università «La Sapienza» (Roma I)

Villa Mirafiori

Via Nomentana 118

I-00161 Roma

PREMIÈRE PARTIE

CRITIQUE, MÉTACRITIQUE, THÉORIE DU LANGAGE

1787-1799

Chapitre 1

La notion kantienne de représentation et les théories sémantiques

1. LA DOCTRINE DU SCHEMATISME ET LA FONDATION DE LA SÉMANTIQUE

Au cours de ces vingt dernières années, l'opération qui consiste à reformuler certains problèmes kantiens (comme par exemple la distinction entre les jugements analytiques et synthétiques) en termes de philosophie du langage, a été tentée par plusieurs auteurs se situant dans la lignée de la philosophie anglo-américaine (cf. Ujvári, 1989 pour une bibliographie accompagnée de critiques pertinentes sur le sujet). Et les recherches se sont succédé qui tentent par d'autres voies de reconstruire une "sémanitique" kantienne, ou du moins son ébauche, puisqu'elle n'est chez Kant qu'à peine esquissée mais jamais véritablement développée. Tous les interprètes le reconnaissent aujourd'hui (cf. von Rahden, 1989), même ceux qui (par exemple Riedel, 1982, 1982a, Markis, 1982, Traversa, 1984, Kelemen, 1989, D'Atri, 1990 : 29-46), ne seraient sans doute pas disposés à souscrire la thèse du "silence de Kant" quant au langage (De Mauro, 1969) ou la sentence lapidaire de J.P. Nolan lorsqu'il affirme : « La première chose à dire sur la théorie de la signification chez Kant, c'est que cet auteur n'en a aucune » (Nolan, 1979 : 117).

Selon une interprétation récente (Dascal et Senderowicz, 1992), l'épistémologie kantienne recèlerait en réalité une théorie du langage non explicite mais dont on trouverait la trace dans le statut conféré aux

concepts empiriques : en effet on ne peut jamais donner de ceux-ci qu'une définition nominale, fondée donc en dernier recours sur les pratiques linguistiques de la communauté :

« il est clair que la seule chose qui reste stable lors de la transformation des concepts, c'est le mot. Le mot "or" peut être appliqué à diverses caractéristiques dans l'esprit de différentes personnes, ou dans l'esprit d'une même personne à des moments différents. Mais le mot désigne toujours la même chose appartenant au monde. C'est ce qui nous permet de dire que nous avons différents concepts de l'or [...]. Sinon nous serions obligés de dire que les différentes personnes, ayant différents concepts subjectifs, vivent dans un monde peuplé d'objets différents [...]. Un concept empirique n'est rien d'autre qu'un mot avec une référence déterminée. » (Dascal et Senderowicz, 1992 : 141).

Par conséquent, l'essence du concept empirique doit être quelque chose qui a un rapport avec la façon dont nous utilisons les mots de notre langue. Selon ces deux auteurs, Kant admet par là le rôle constitutif du langage dans le processus de la connaissance, ce qui aurait des conséquences extrêmement importantes sur tout l'édifice de l'épistémologie kantienne.

Cette interprétation est cependant difficilement conciliable avec le paragraphe 18 de la *Critique de la Raison pure*, où il me semble que Kant dit explicitement que le langage n'a pas de valeur constitutive. Seule l'unité du "Je pense" a une valeur objective. Quant à l'unité empirique elle ne reste que purement subjective.

« L'un lie la représentation d'un certain mot avec une chose, l'autre avec une autre chose, et l'unité de la conscience dans ce qui est empirique n'a pas, relativement à ce qui est donné, de valeur nécessaire et universelle. » (Kant, 1787 : 859).

Si l'on suit jusqu'au bout l'argumentation de Dascal et Senderowicz, il faudrait alors attribuer à Kant un scepticisme linguistique radical bien que non explicite : il y aurait chez lui une scission totale entre l'objectivité de la science, garantie par l'unité originelle de la conscience, et la subjectivité, ou le caractère accidentel, des synthèses opérées par le langage. Ce qui aurait évidemment un effet dévastateur sur l'ensemble de sa théorie épistémologique.

L'interprétation que nous exposerons dans ce chapitre est plus modérée. Nous tenterons en effet de montrer que l'ébauche d'une sémiotique, si tant est qu'elle existe, reste de toute façon extérieure au dessein de la philosophie transcendantale et qu'elle n'est jamais vraiment intégrée dans l'architecture d'ensemble du criticisme. C'est plus particulièrement dans la théorie du schématisme qu'on trouvera confirmation de cette hypothèse.

Dans la théorie sémiotique qu'il esquisse dans la *Critique de la faculté de juger* (1790 : 59, 1141-45), Kant définit les signes linguistiques comme *Charakterismen*, c'est-à-dire comme désignations de concepts, tout en précisant qu'il n'y a rien de commun entre ces désignations et les concepts correspondants. Les signes sont donc arbitraires, et les liens qui les unissent avec les concepts ne sont que de simple association. Ce premier pas semblerait indiquer que la théorie du signe a déjà été reléguée dans le domaine de la psychologie empirique, puisque c'est à ce domaine qu'appartiennent justement le phénomène de l'association d'idées.

Dans le texte sur lequel nous nous appuyons, la *Critique de la faculté de juger*, Kant ne fait allusion aux signes arbitraires qu'occasionnellement, car l'intérêt principal porte sur l'autre instrument de représentation du matériel empirique : c'est-à-dire sur la présentation (*exhibitio*) symbolique, une représentation indirecte, fondée sur l'analogie. C'est là le mode de représentation qui nous permet d'exprimer des concepts auxquels ne correspond, et parfois ne peut correspondre, aucune intuition (le concept de Dieu, par exemple). Notre langue, écrit Kant, est remplie de ces présentations (*exhibitiones*) indirectes basées sur l'analogie.

« expressions pour des concepts réalisés non au moyen d'une intuition directe, mais seulement selon une analogie avec celle-ci, c'est-à-dire selon la transmission de la réflexion sur un objet de l'intuition, à un tout autre concept auquel peut-être ne peut jamais correspondre directement une intuition » (Kant, 1790 : 1143).

Tel est le cas de la métaphore, et les exemples cités par Kant sont ceux de métaphores "mortes", c'est-à-dire de métaphores que l'on ne perçoit plus comme telles (des termes comme "fondement", "dépendre" etc.). Par cette fonction représentative qui lui est propre, le concept emprunte, si l'on peut dire, une intuition qui ne lui appartient pas véritablement, et s'exprime de façon indirecte à travers celle-ci. Le symbole, comme le dit Butts (1988 : 276) en résumant de façon synthétique le problème, « se réfère [...] à une relation entre deux modules de structure causalement opérative ». J'ajouterais qu'il s'agit d'un procédé gnoseologico-linguistique : le même qui — depuis les commentaires du XVII^e siècle sur la *Poétique* d'Aristote (cf. Della Volpe, 1956) — était communément décrit comme le procédé typique de la métaphorisation.

Mais former des symboles ne constitue pas la seule façon de présenter les contenus empiriques à la pensée. L'autre procédé qui, lui, est direct, passe par l'utilisation des schèmes. Dans le cas de la présentation symbolique, il semble que le rapport entre intuition et concept ne constitue pas en soi un problème. Le concept se sert simplement, à ses propres fins, d'un matériel empirique qui lui est étranger par sa nature : disons encore une fois qu'il associe ce matériel à la représentation intellectuelle.

Au contraire, dans le cas de la représentation par l'intermédiaire de schèmes, ce rapport devient problématique.

C'est dans la doctrine transcendantale de la première Critique, que Kant introduit la notion de schème, en tant que dispositif capable de créer cette homogénéité entre les concepts et le matériel intuitif qui seule permettrait d'appliquer les concepts aux instances particulières de la sensibilité. Il est cependant légitime de s'interroger ici sur les raisons pour lesquelles dans le cas du symbole — où justement le rapport entre intuition et concept est particulièrement indirect — une telle homogénéité est donnée comme une évidence. Même si l'on admet, comme le fait Flach (1982 : 456), que l'alternative entre les deux types de dispositifs est radicale (et il ne semble pas qu'il en soit ainsi, si, comme je l'ai noté précédemment, on considère que le processus de symbolisation est lui-même un procédé gnoséologique qui est plutôt "oblique" et non direct), le problème devrait se poser de la même façon dans les deux cas.

De plus, la lecture du premier chapitre de *l'Analytique des principes* montre qu'en réalité Kant a deux théories sur le schématisme, une théorie empirique et une théorie transcendantale, et que seule la première a une valeur sémantique, puisqu'elle permet de placer à côté du concept une intuition qui lui correspond (cf. Kant, 1790 : Introduction, VIII, 949-52).

Contrairement aux images qui ne sont que de simples reproductions des données empiriques, comme nous l'explique Kant dans ce chapitre, les schèmes sont générés par l'imagination dont la fonction n'est pas seulement reproductive mais productive (c'est-à-dire créative), selon un « art caché dans les profondeurs de l'âme » (Kant, 1787 : 887). Ce sont donc des entités qui ne peuvent exister ailleurs que dans la pensée, mais qui rendent possibles les images elles-mêmes qui, elles, « ne peuvent se relier au concept qu'au moyen du schème qu'elles désignent » (*ibid.*). Ce sont des « règles » : ce qui signifie que les schèmes, contrairement aux images, ne sont pas des objets mentaux déterminés, mais des instructions en vue de synthétiser des images intuitives particulières. Kant dit que ce sont des « monogrammes » : et en tant que tels ils nous permettent de reconnaître les concepts dans le matériel empirique et donc d'unifier et d'organiser celui-ci. A travers le schème purement mental du triangle, je reconnais en chaque triangle l'image de ce schème ; à travers le schème assisté est ronde. Sur la base du schème de nombre je reconnais que cette une série de cinq points l'image du nombre cinq.

Le schématisme ne fait que remettre à l'ordre du jour un vieux problème : celui de trouver un troisième terme entre la chose et l'intellect,

qui appartenne déjà au domaine de l'expression ; qui soit, comme on le disait dans la terminologie scolastique, *species expressa*. C'est le problème auquel Locke avait répondu par la théorie de l'abstraction, et que Berkeley, critiquant Locke (et au-delà de Locke un psychologisme diffus : cf. Flage, 1987 : 13-53), avait résolu en confiant aux mots la fonction que Kant confie ici aux schèmes. C'est toujours pour résoudre ce même problème que Leibniz avait postulé l'existence chez le sujet transcendantal par excellence, l'esprit divin, d'une correspondance *a priori* entre les notions et leur contenu idéal, et qu'il en avait fait, dans l'essai intitulé *Quid sit idea* (1678) par exemple, le fondement même d'une théorie de l'expression.

La théorie du schématisme est ainsi appelée à répondre elle aussi à ce problème récurrent qui est de savoir comment les intuitions sensibles sont susceptibles d'être pensées et, par conséquent, quelle est la signification que l'intellect peut leur attribuer. La philosophie britannique du XVIII^e siècle, avec Berkeley et Hume, tendait à traiter cette problématique en attribuant au langage un pouvoir constitutif de plus en plus important dans l'élaboration de l'expérience. Kant, lui, reformule le problème en des termes évidemment différents, sinon même opposés : les schèmes sont des dispositifs pré-linguistiques constitutifs par rapport à l'expérience, et ce n'est pas le langage qui les rend possibles, au contraire ce sont eux qui rendent possible le langage, en tant qu'eux seuls présentent à l'entendement une unité de la multiplicité.

Mais si on relit bien le texte de Kant, on s'aperçoit qu'il ne s'agit là que du cas des schèmes qui s'appliquent aux concepts purs de l'entendement (les douze catégories) ; le cas des schèmes qui s'appliquent aux concepts empiriques est tout à fait différent. En effet la solution de Kant s'articule différemment selon qu'il traite des premiers ou des seconds. Dans le premier cas, Kant dit que le schème « exprime la catégorie » en tant que produit transcendantal de l'imagination, c'est-à-dire sur la base d'une structure cognitive *a priori*, et aucune image ne peut en effet correspondre à ce type de schème parce qu'il manque complètement de tout contenu empirique ; Kant établit alors la liste des schèmes correspondant aux douze catégories (les schèmes sont en fait au nombre de huit parce qu'il fait correspondre un seul schème, celui du nombre, aux trois catégories de la quantité, de même que pour les trois catégories de la qualité ne correspond qu'un seul schème, celui de la gradation). Aucune représentation empirique ne saurait résulter du concours pur et simple de ces schèmes, et ceux-ci ne peuvent évidemment avoir aucune fonction sémantique puisqu'ils sont privés de contenu. Au contraire, dans le cas des concepts sensibles, le matériel empirique nous est donné, et la néces-

sité du schème naît justement de la nécessité de raccorder ces données empiriques aux concepts correspondants : l'image, selon Kant, ne suffit pas pour mettre en œuvre ce processus parce que, tout comme l'objet, elle n'est jamais adaptée aux exigences de la pensée; d'où la nécessité du schème. Aucune image du triangle ne peut être conforme au concept de triangle, concept qui vaut tant pour le triangle rectangle que pour l'isocèle. Un objet de l'expérience ou son image ne pourront *a fortiori* être conformes au concept correspondant. Le concept de chien, par exemple, « signifie une règle d'après laquelle mon imagination peut tracer de manière générale la figure d'un quadrupède, sans être restreinte à quelque figure particulière que m'offre l'expérience, ou encore à quelque image possible, que je peux présenter in concreto » (Kant, 1787² : 887).

Il semble ainsi que la théorie du schématisme se scinde en deux versions différentes : l'une pour les concepts purs (sur la façon dont ils s'appliquent aux phénomènes grâce à la synthèse transcendantale de l'imagination), et l'autre pour les concepts empiriques (sur la façon dont ils peuvent être subsumés sous une catégorie). Utilisant la définition de Vossenkuhl (1989 : 199), on dira que les schèmes des concepts purs sont des « unbound epistemic variables », mais c'est justement le problème de leur application aux schèmes de la sensibilité qui reste ouvert. Comme l'observe encore Vossenkuhl (*ibid.*), « Kant se transpose tranquillement des schèmes des catégories aux schèmes de la sensibilité. Il glisse graduellement d'une conception interne du schème, à une conception externe, et ne se trouble en rien du fait qu'il avait introduit lui-même le schématisme pour montrer la convergence des deux perspectives ». Du reste, Norman Kemp Smith, dans son Commentaire sur la *Critique de la Raison pure*, avait déjà souligné l'hétérogénéité entre les concepts purs et les représentations empiriques, et par conséquent la difficulté qui se présente si l'on veut les réduire à un même type de schème (Smith, 1962 : 339).

Il nous paraît juste d'observer que c'est surtout (et on pourrait même ajouter que c'est exclusivement) dans le cas de la présentation de concepts empiriques, que l'on peut faire appel à la fonction sémiotique (cf. aussi Traversa, 1984 : 78). Et dans cette acception, on peut difficilement distinguer les schèmes kantien des produits de l'abstraction. Tout comme la théorie de l'abstraction de Locke, la théorie du schématisme de Kant, en tant qu'elle s'applique à la sensibilité, tend justement à affranchir les contenus mentaux de leur genèse iconique : aussi bien l'abstraction que la schématisation sont, en effet, destinées à produire un prototype (un « monogramme ») qui doit représenter une classe de perceptions mais en retranchant leurs connotations perceptives.

L'analogie entre l'abstraction et la schématisation semble confirmée par la description — dressée par Kant dans ses *Leçons de logique* — du processus de génération des concepts à travers les « actes logiques de la comparaison, de la réflexion et de l'abstraction » (Kant, 1800 : 103). L'abstraction et l'association continueraient donc à être les deux procédés, tous deux propres à la psychologie empirique, sur la base desquels se constituent les significations. Ce n'est pas un hasard si Kant, dans la troisième Critique, décrit la communication comme un procédé d'association entre les intuitions et les concepts : « L'aptitude des hommes à se communiquer leurs pensées exige [...] un rapport de l'imagination et de l'entendement afin d'associer aux concepts des intuitions et inversement aux intuitions des concepts » (Kant, 1790 : 1075).

Que les schèmes des concepts empiriques puissent en fait être considérés comme le produit de l'imagination en tant qu'elle précède à l'abstraction (à la reproduction), telle fut d'ailleurs l'interprétation qu'en donna Fichte. Dans son *Essai sur l'origine du langage* (1795 : 103), il rapproche explicitement la doctrine de Kant sur le schématisme de celle de Locke sur l'essence nominale en tant qu'intermédiaire entre le mot et la chose. Etendant ainsi la notion de schème, Fichte assigne aussi aux schèmes produits par l'imagination la fonction de présenter à la sensibilité les représentations qui ne peuvent avoir de contenu sensible (c'est pour cela que les langues pullulent de désignations métaphoriques, le souffle qui indique la vie, les ombres pour désigner les âmes des morts, etc.) : c'est-à-dire la fonction que Kant avait attribuée au contraire aux hypotyposes ou présentations (*exhibitiones*) symboliques (1795 : 112-114). Pour ce qui est des concepts empiriques, ce sont selon lui les schèmes de l'abstraction qui permettent la création des noms généraux; ainsi, pour Fichte (comme pour Locke et pour Kant), l'abstraction est un procédé psychologique pré-linguistique, tout au plus favorisé par la présence, dans les langues, de signes qui désignent les généralisations suprêmes (par exemple le mot « être » qui permet d'attribuer toutes les mutations que nous percevons à une référence qui est quelque chose de permanent).

Schelling (1800 : 509), un autre illustre interprète, liait lui aussi le thème du schématisme à celui de l'abstraction, et le considérait comme ce sur quoi se fonde tout le mécanisme du langage. C'est même à l'analyse du langage — et en particulier à l'analyse des langues primitives et du langage scientifique — qu'il déléguait la vérification de la nécessité du schématisme.

Si l'on admet que cette interprétation de la doctrine du schématisme est plausible, on est nécessairement conduit à en conclure que cette doctrine ne se propose pas — et de toute façon ne saurait valoir — en tant que fondement d'une "sémantique transcendantale", c'est-à-dire en tant que doctrine qui rechercherait le fondement de la signification dans un processus non empirique. On ne peut la saisir que comme une doctrine empirique qui décrit la formation des schémas par abstraction à partir des données de la sensibilité, comme un ensemble de règles sémantiques capables de rapporter les concepts à des intuitions. Mais dans ce cas, elle devient pour le moins superflue dans l'architecture d'ensemble de la théorie kantienne (c'est d'ailleurs ce que plusieurs ont soutenu : cf. Deitel, 1978), puisque le schéma finit par n'être qu'un duplicata par rapport à l'image : un expédient extrinsèque afin de trouver une médiation entre les différentes facultés qui sinon resteraient déconnectées, comme l'expliquait Hegel dans ses *Leçons d'histoire de la philosophie* (III/3) : un « truc », comme l'écrivait Sartre (1948 : 162), pour concilier l'un et le multiple, l'activité de la pensée et l'inertie de la matière, la nécessité et la contingence. Par ailleurs, le problème de la relation entre les schémas au sens fort, c'est-à-dire entre les schémas correspondant aux catégories, et ceux qui correspondent à l'expérience et à l'abstraction, n'est pas résolu pour autant.

2. UNE GRAMMAIRE DE LA PENSÉE

Il ne semble pas que les quelques autres passages qui, dans l'œuvre de Kant, posent le problème des rapports entre la pensée et le langage, puissent apporter de modifications à cette interprétation. Examinons par exemple les passages où Kant ébauche une réflexion sur le rapport entre forme et matière dans la langue. Cette dernière (la « Materie der Sprache »), écrit-il par exemple dans la *Logique*, est l'aspect phonique de la langue, par opposition à la forme (« Form einer Sprache »), « Form der Sprache überhaupt », qui en est la grammaire implicite : « on parle », écrit Kant, « même sans connaître la grammaire ; et celui qui parle sans la connaître possède en réalité une grammaire et parle selon des règles dont il n'a cependant pas conscience » (Kant, 1800 : 9). On peut relire cette prise en compte de la partie formelle de la langue, à l'idée, que l'on trouve disséminée dans l'œuvre de Kant, d'une morphologie transcendantale. Cette idée n'est pourtant qu'esquissée, et ne fait jamais l'objet d'un développement. Que l'on relise le passage des *Leçons de métaphysique* où Kant annonce explicitement le projet d'une « grammaire transcendantale qui contienne le fondement du langage humain », qui expli-

que, par exemple, « comment le *praesens*, *perfectum*, *plusquamperfectum* sont enracinés dans notre entendement ; et ce que sont les *adverbia*, et ainsi de suite » (Kant, *Met.* : 78). De même que la logique est la science de la forme pure de la pensée dans sa généralité, la grammaire générale « ne contient rien de plus que la simple forme de la langue, sans les mots, qui appartiennent à la matière de la langue » (Kant, 1800 : 11). L'analogie est confirmée dans un passage des *Prolegomena*, dans lequel Kant établit clairement un parallélisme entre les formes de connexion du jugement et les formes de connexion de la proposition :

« Dégager de la connaissance commune les concepts qui ne se fondent nullement sur une connaissance particulière, et qui se rencontrent cependant dans toute connaissance empirique dont ils constituent pour ainsi dire la simple forme de liaison, cela ne supposait pas plus de réflexion ou de discernement que de dégager de manière générale d'une langue les règles de l'usage effectif des mots, et de rassembler ainsi les éléments d'une grammaire (en fait, ces deux recherches sont aussi très étroitement apparentées), sans pouvoir toutefois le moins du monde donner la raison pour laquelle chaque langue a précisément telle constitution formelle et nulle autre... » (Kant, 1783/100).

Ce parallélisme se confirme encore dans ce passage des *Vorlesungen über Philosophische Enzyklopädie* :

« De même que l'on a une grammaire générale des langues, on tente d'en découvrir une pour la pensée qui puisse contenir certaines règles générales de la pensée. Une grammaire générale contient des règles générales des langues, et ne considère pas leurs aspects particuliers, leurs mots par exemple [...] La forme de la langue et la forme de la pensée étant parallèles et similaires, puisque nous pensons bien avec des mots et que nous communiquons nos pensées aux autres par la parole, alors il existe aussi une grammaire de la pensée. » (Kant *Ph. E.* : 31).

Le thème du parallélisme entre la pensée et le langage revient fréquemment dans les notes des leçons de Kant (cf. Capozzi, 1987). Mais c'est un thème si communément diffusé dans la littérature théorique de l'époque, qu'il est difficile, en l'absence d'un véritable développement, d'y voir plus que la référence obligée à un lieu commun philosophique, énoncé comme allant de soi. Par ailleurs, l'analogie avec la logique (générale) indique justement les limites de la grammaire générale : tout comme la logique, la grammaire universelle, c'est-à-dire l'exposition de l'élément formel de la langue, ne peut en aucun cas être considérée comme un *Organon* (Kant, 1800 : 11), c'est-à-dire comme un ensemble de règles pour la production du langage. Si l'on considère la distinction que Kant, dans la *Logique* elle-même (*ibid.*), mais aussi dans la *Critique de la Raison pure* (« Théorie transcendantale de la méthode », chap. II), établit entre l'organon et le canon (*Kanon*), on en conclut nécessairement que la grammaire universelle est plutôt, en tant que canon, un ensemble de principes qui président au bon usage du langage, avec pour seul « mode de mérite de prévenir les erreurs » (Kant, 1787² : 1358). Bien que les

conditions de la parole et les conditions de l'expérience soient analogues, comme l'a justement relevé Kelemen (1989 : 104), cette mise en équivalence de la grammaire avec la logique générale (c'est-à-dire la logique qui, contrairement à la logique transcendantale, ne s'occupe pas de l'origine des représentations) confirme le fait que la théorie sémiotique de Kant, si tant est qu'il soit possible d'en reconstruire une sur la base des quelques ébauches disséminées dans son œuvre, se situerait de toute façon en dehors du cadre de la philosophie transcendantale. S'il est vrai que, comme le dit Kelemen (*ibid.*, 105), cela constitue « le moment où une porte s'ouvre pour la fondation d'une théorie du langage dans la philosophie transcendantale », il faut bien reconnaître que Kant n'a lui-même jamais passé ce seuil. Le problème de la validité objective des concepts employés dans les jugements empiriques ne se traduit jamais par une théorie de la signification. Le paragraphe 18 de la *Critique de la Raison Pure*, où, comme nous l'avons vu, il est exposé que l'objectivité du concept se fonde sur l'unité transcendantale de l'aperception, conclut justement en attribuant l'association entre les mots et les choses à l'unité empirique de la conscience où ne subsiste aucun critère de validité.

Cet état du rapport entre la forme et la matière du langage suggère bien sûr une analogie avec le rapport entre la forme logique de chaque acte de pensée et les contextes qui lui en fournissent le matériel particulier. En apparence, on pourrait très facilement ramener le rapport entre la forme et la matière de la langue sous la distinction plus générale entre forme et matière, exposée par Kant dans l'appendice de l'*Analytique transcendantale* par exemple (Kant, 1787-2 : 992) : la matière est « le déterminable en général », la forme est « la détermination » de celui-ci, et cela reste valable aussi bien dans le domaine de la pensée (où ce sont les concepts qui sont la matière, et où la forme est constituée par leurs relations dans le jugement), que dans celui de l'objectivité (où ce sont les éléments essentiels de chaque être qui sont la matière, et où la forme est leur façon de se relier en une chose). Mais si l'on considère comme pertinente l'analogie entre la logique générale et la grammaire générale sur laquelle insiste Kant dans sa *Logique*, la grammaire ne peut alors rien nous apprendre sur les modes de cette détermination : elle ne pourra pas emprunter ses principes à l'expérience, de même que la morale ne peut, de son côté, emprunter les siens à la vie (Kant, 1800 : 14) ; « l'utilisation matérielle » de l'entendement ne lui incombe pas (*ibid.*) ; elle ne peut rien nous apprendre sur la façon dont naissent les représentations, ni même sur l'efficacité de la présentation (*exhibitio*) des concepts. En effet celle-ci est selon Kant un art : l'art de conserver la juste proportion entre la

représentation *in abstracto* et la représentation *in concreto*. Kant l'appelle « art de la popularité » (Kant, 1800 : 110).

Il n'y a, à notre connaissance, qu'un seul passage où Kant formule l'hypothèse selon laquelle la forme logique et la forme grammaticale pourraient ne pas coïncider ; c'est-à-dire qu'il n'y aurait pas coïncidence entre la forme du jugement et celle de la proposition correspondante. Il s'agit d'un passage qui se trouve dans la doctrine du jugement des *Leçons de logique*, dans lequel Kant parle des jugements apparemment affirmatifs mais qui contiennent une négation implicite (« peu d'hommes sont savants » équivaut à « beaucoup d'hommes ne sont pas savants »). Cela, remarque Kant, « dépend uniquement des conditions du langage » qui permettent de résumer deux jugements en un seul : et il s'agit donc d'un fait qui relève de la grammaire, et non pas de la logique (Kant, 1800 : 120).

Rappelons enfin le paragraphe 39 de l'*Anthropologie*, où l'unité de la pensée et du langage est certes réaffirmée, mais où le rôle le plus important est tenu par l'élément matériel de la parole, par sa matière phonique, et le processus tout entier est attribué à la fonction éminemment empirique de l'imagination reproductrice qui opère au moyen des associations. « Penser », écrit Kant, « c'est parler avec soi-même [...] et par suite aussi, entendre soi-même intérieurement par l'imagination reproductrice » (Kant, 1798 : 1010). Penser est, selon ce passage, une activité qui apparaît même comme conditionnée par une sorte de vibration inexprimée des organes phonatoires : la pensée, dans cette actualisation empirique et psychologique, dépend à tel point de la parole que, selon Kant, « on conçoit mal [qu'un sourd de naissance] fasse plus, en parlant, que jouer avec des impressions corporelles, sans posséder ni concevoir de véritables concepts ». Cette « langue du ventre », comme l'appelleraient les Indiens de Tahiti (Kant tenait probablement cette information du *Reise um die Welt* de Georg Forster, paru en Allemagne en 1784), cette façon de parler et de s'écouter complètement intériorisée est une fonction de l'imagination reproductrice, celle qui préside à l'association, purement externe, des sons avec les significations, et même dans ce cas, à l'association des « jeux de ses lèvres, de sa langue et de sa mâchoire » avec les concepts. Quand ce lien d'association ne se réalise pas, ou ne se réalise que partiellement, il arrive alors que « les hommes en accord sur le plan du langage se situent aux antipodes les uns des autres pour ce qui est des concepts », et les divergences ne se révèlent ensuite que par hasard, à travers les divergences de comportement.

Cette connexion entre matière du langage et actualisation psychologique de la pensée aurait amené Kant, s'il l'avait explicitée plus à fond, sur des positions beaucoup plus proches de celles de Herder, car elle impliquerait que la forme de la langue s'acquiert au moyen de la pratique linguistique et conditionne à son tour la forme de la pensée. Mais l'idée ne reste qu'à l'état d'ébauche : peut-être n'est-elle d'ailleurs qu'un écho, dans l'*Anthropologie*, d'un lieu commun des doctrines anthropologiques de l'époque, un écho du débat sur les moyens de substitution du langage verbal chez les sourds-muets, débat qui était très vif chez les contemporains de Kant.

3. KANTISME ET LINGUISTIQUE

Il est dès lors légitime de s'interroger sur les motifs qui peuvent avoir conduit Kant à traiter de façon aussi sommaire le problème de la signification. Sommaire au point que Cassirer a pu commenter : « il nous propose une philosophie de la connaissance, une philosophie de la moralité et de l'art, mais pas une philosophie du langage » (Cassirer, 1979 : 147-148).

On se demandera d'autant plus quel put être le motif du silence, somme toute relatif, de Kant, à propos du langage, si l'on sait, comme on a pu aujourd'hui le prouver (cf. surtout Capozzi, 1987), que le philosophe n'était certes pas sourd au débat linguistique de son temps qu'il connaissait au contraire fort bien ; les nombreuses références contenues dans les notes pour ses Leçons académiques en sont la preuve.

La *Métacritique* de Herder, comme nous le verrons au Chapitre II, nous fournit la clef d'interprétation de ce silence. Herder y opposait l'idée que le langage est une manifestation qui dépend de la structure biologique de l'individu et de l'espèce, l'idée que la perception a un rôle primordial, conditionnant, pour la formation des représentations, l'idée enfin, que c'est dans le langage, et seulement dans le langage, que se condense une forme spécifique de connaissance qui relie (même si cela se passe de façon pour le moins problématique et médiatisée) le monde subjectif de la perception avec le monde des représentations communnicables.

La métacritique herderienne se base sur les dispositifs que le langage fournit à la pensée afin que celle-ci organise la réalité, et c'est sur ces points d'appui que Herder fonde sa critique contre la conception de l'intellect comme ensemble de formes a priori qui organisent l'expérience.

Une vision de la conscience comme étant originellement « infectée par le langage » (pour reprendre l'image suggestive qu'utilisent Marx et Engels dans l'*Idéologie allemande*), en somme, une théorie du conditionnement linguistique de la pensée, serait sans doute incompatible avec la « Reimigung der Philosophie », avec la purification de la philosophie projetée par Kant. Le sujet kantien étant déjà en soi équipé de toutes les formes de son activité, on ne peut — et on n'en a d'ailleurs nul besoin — présupposer d'autres conditionnements au côté de ces formes ; on pourra encore moins aller en chercher dans un dispositif empirique comme celui des langues naturelles. L'actualisation des concepts (ou en termes kantien, l'application des schèmes aux phénomènes) s'effectue ici exclusivement d'après les structures constitutives du sujet.

Comme il a été récemment observé (Jaques, 1990 : 501), « la théorie du langage nous dispense de la solution étroite du schématisme kantien en nous munissant du *tertium quid* qui devrait permettre de conférer une "signification" à nos concepts dans l'empirie ». En attribuant aux processus sémiotiques déposés dans les langues naturelles le pouvoir de réaliser l'homogénéité entre le concept et l'intuition, Herder entend réfuter la théorie du schématisme et, avec elle, toute notion de l'*a priori* qu'on ne puisse réduire aux formes primaires de l'expérience corporelle et à leur "naturalisation" dans le langage. Les formes de la pensée sont conditionnées de façon biologique, et structurées de façon linguistique : rien de plus impur qu'une telle notion de la raison.

On reconnaît aisément l'importance du potentiel explicatif que cette position offre à l'analyse théorique : en effet, elle nous indique ce qui, dans la pratique linguistique, nous permet de schématiser, c'est-à-dire de conférer du sens à nos intuitions, de construire, à partir d'indices linguistiques, des représentations discursives continuellement modifiées par les stratégies du discours. Et surtout, c'est une position qui, en désignant la langue naturelle comme le lieu de raccord entre subjectivité et objectivité, entre intuition et concept, permettait d'expliquer la possibilité de partager une expérience à travers la pratique linguistique, et donc de formuler une théorie de la communication plus adaptée que celle que Kant avait énoncée dans la *Critique de la Faculté de juger* (qui ne concernait par ailleurs que la communicabilité des attributs esthétiques).

Le silence qui s'est créé autour de la *Métacritique* de Herder à l'époque du romantisme allemand, qui pourtant reconnaissait en lui l'un de ses pères fondateurs, constitue un problème qui mériterait d'être approfondi. Les suggestions théoriques qu'offre ce texte sont en effet reprises par Schleiermacher (cf. Heeschen, 1987) par exemple, et développées

par Humboldt, sans toutefois qu'en soit indiquée l'origine. Mais la façon dont Humboldt a réinterprété les thèmes herderiens dans sa notion de la langue en tant que *Zwischenwelt*, constitue déjà peut-être en soi, une explication partielle : Humboldt délaisse les suggestions de Herder sur la philogénèse du langage à partir des racines biologiques, et contraint une notion de la raison essentiellement communicative et donc historico-empirique (notion qui est cependant présente et même centrale dans ses œuvres), à coexister avec une vision idéaliste de la subjectivité. Il faudra attendre le tournant psychologiste dans la philosophie du langage pour que le problème des rapports entre le langage et la pensée soit ramené au niveau de la vie empirique du sujet.

Par ailleurs, la position de Kant, comme nous l'avons vu, ne laissait guère d'espace à une théorie de la langue. L'observation formulée en 1840 par un grand historien des idées, le philosophe hégélien Karl Rosenkranz, selon lequel le kantisme n'aurait exercé aucune influence sur la linguistique (Rosenkranz, 1840 : 321), peut paraître excessive si l'on pense par exemple à un auteur comme August Bernhardt, dont la *Darstellungstheorie* consiste justement en une exposition des catégories morpho-syntaxiques en corrélation avec une *Vorstellungstheorie* dont la substance est formée par la doctrine kantienne des éléments (Bernhardt, 1801 : 21-39). Mais le jugement de Rosenkranz est sans doute vrai si l'on cherche une *Bedeutungstheorie*, une théorie sémantique, de facture kantienne.

Et cependant, la gnoseologie kantienne, en ce qu'elle fait appel à l'élément formel de l'expérience, opère une mutation profonde dans la notion de représentation et dans ses possibilités d'application aux théories sémiotiques, même si ces potentialités n'ont été ni prévues, ni développées par Kant lui-même. Les théories cognitives de la première moitié du XIX^e siècle montrent combien la référence à l'élément formel de l'activité mentale a pu pousser à la révision de la notion de représentation telle que l'avait élaborée l'empirisme classique.

La théorie de la représentation était née en effet d'une métaphysique de la vision qui tendait à accentuer le rôle de la fonction iconique, ou de reproduction des exemplaires, dans la vie intellectuelle. La notion d'abstraction devait justifier le passage d'une représentation iconique purement reproductrice, à la représentation que nous pourrions avec Kant appeler schématique, c'est-à-dire au prototype, épuré de toute connotation perceptive, mais, en tant que tel, représentatif de toute une classe de perceptions. Il s'agissait là d'une théorie qui s'insérerait facilement dans une conception combinatoire de la signification, selon laquelle toute re-

présentation est susceptible d'être définie en la décomposant en représentations mineures, jusqu'à ce que ces représentations ne soient plus ultérieurement décomposables. La théorie lockienne de la définition (Locke, 1690 : III/4) nous offre un exemple classique de cette conception.

Dans l'histoire des idées linguistiques, la *Vorstellungstheorie*, la théorie de la représentation, est un fil conducteur qui nous permet de reconstruire une continuité dans les études sémiotiques. La perspective prioritairement historico-comparative de la linguistique du XIX^e siècle a souvent conduit à privilégier, lors de cette reconstruction, les aspects diachroniques de la *Bedeutungstheorie*, c'est-à-dire l'étude des mécanismes de la mutation sémantique, au détriment de l'aspect qui la précède logiquement sinon chronologiquement : celui de la formation même des significations dans le domaine mental où la pensée et le langage sont encore indistincts ou seulement partiellement distincts ; le domaine, donc, des opérations mentales d'où surgit, ou avec lesquels surgit, la fonction sémantique. L'étude de la *Vorstellungstheorie* permet au contraire de repenser cette ligne de développement des théories sémiotiques qui prend pour point de départ la *Metacritique* de Herder et passe par Steinhil pour arriver à la philosophie des formes symboliques. Et dans ce processus, au-delà de son "silence" sur le langage, Kant a joué un rôle extrêmement important en appelant à prendre appui sur la composante formelle des opérations mentales.

C'est Herder qui le premier prendra en compte la suggestion de Kant pour l'appliquer à l'analyse de l'élément formel de l'activité sémiotique, et il le fait précisément en critiquant Kant dans un commentaire rigoureux, voire même pointilleux : cela apparaît surtout dans la première partie de la *Metacritique* où Herder commente l'Esthétique et l'Analytique kantienne. La théorie de l'abstraction, cœur de la sémiotique empiriste, passe ici au second plan. Ce qui s'impose au premier plan, c'est le souci de montrer le caractère formateur et non pas seulement réceptif, des opérations mentales les plus élémentaires. La critique dressée par Herder contre le schématisme kantien est elle-même fondée sur la thèse suivante : les schèmes sont inutiles parce que les sens schématisent déjà, c'est-à-dire qu'ils sélectionnent et forment les représentations. Mais ce qui intéresse surtout Herder ce n'est pas la formation des représentations qui correspondent à des objets empiriques, mais la formation des représentations formelles : le temps, l'espace, les catégories.

Cela implique déjà le dépassement d'une conception purement reproductrice du signe, le passage de la notion restreinte de représentation à

une notion plus ample, qui dépasse la métaphysique de la vision, ce cadre théorique de l'empirisme classique, ainsi que le caractère quasi perceptif que celui-ci avait attribué, en conséquence, aux représentations elles-mêmes.

Chapitre 2

Le dernier *Popularphilosoph* Johann Gottfried Herder critique de Kant

1. UN PHILOSOPHE CENSURÉ

Deux œuvres de Herder, l'essai de 1778 *Sur le mode de connaître et de ressentir de l'âme humaine* (*Vom Erkennen und Empfinden der menschlichen Seele*) et la *Metakritik* publiée plus de vingt ans plus tard, ont été totalement délaissées, voire même censurées, par l'histoire officielle de la philosophie. On peut d'ailleurs mettre en corrélation la réception réservée à l'une comme à l'autre de ces œuvres.

Le peu de succès de la *Metakritik* a parfois été attribué à l'âpreté du ton polémique employé (Überweg, 1875 : 222), mais l'acrimonie avec laquelle Herder attaque son ancien maître, devenu entre temps l'un des monstres sacrés de la culture allemande, ne peut certes pas en être la seule raison.

La première grande biographie de Herder, celle de Rudolf Haym (1877-81), témoigne déjà d'une orientation très répandue dans la critique philosophique de l'époque, qui reconnaissait en Herder avant tout l'inspirateur du romantisme et l'un des promoteurs du développement de l'esprit national en Allemagne. Il semblait alors secondaire, sinon même préjudiciable, de s'occuper de sa théorie psychologique, de toute évidence affectée de sensualisme, et moins encore de reconstruire cette psychologie sur la base de deux textes que l'on pouvait difficilement intégrer

146, 148, 150, 152-154, 160-161, 162, 179, 181, 188. Voir aussi Grammaire générale

146, 148, 150, 152-154, 160-161, 162, 179, 181, 188. Voir aussi Grammaire générale

146, 148, 150, 152-154, 160-161, 162, 179, 181, 188. Voir aussi Grammaire générale

146, 148, 150, 152-154, 160-161, 162, 179, 181, 188. Voir aussi Grammaire générale

146, 148, 150, 152-154, 160-161, 162, 179, 181, 188. Voir aussi Grammaire générale

Table des matières

54, 56, 58, 68-70, 74-75, 97-128, 129-142, 161-172, 179-189, 191-195

Représentations et langage, voir Pensée pre-verbale; Procédés sémiotiques

Schéma, schématisme, métaschématisme, 16-22, 27, 28, 29, 34, 35, 44-45, 52-57, 65, 68-69, 80, 139-140, 163

Sémantique, 8-9, 10, 12, 16-30, 34, 52-57, 65, 78, 84, 90, 95, 115, 118, 120, 122, 132, 133-134, 135-136, 138-139, 145-146, 148, 153, 160-161, 186

Sémiotique, 7-9, 77-95, 100, 103, 132, 139. Voir aussi Procédés sémiotiques; Marque

Signe, voir Langues naturelles; Marque, Sémiotique; Sourds Sourds, sourds-muets, 25, 26, 34, 107, 110-119, 152, 173. Voir aussi Apprentissage linguistique

Temporalité et spatialité dans la langue, 9, 29, 44, 52, 57, 62-64, 66, 67, 76, 92, 113, 122, 182, 186, 187. Voir aussi Apriori

Typologie linguistique, 90-91, 94, 177-178, 196

Volksgeist, *Volkspsychologie*, 48-49, 100, 124

Avant-propos 7

PREMIÈRE PARTIE

CRITIQUE, MÉTACRITIQUE, THÉORIE DU LANGAGE 1787-1799

Chapitre 1
La notion kantienne de représentation et les théories sémantiques 15

1. La doctrine du schématisme et la fondation de la sémantique 15

2. Une grammaire de la pensée 22

3. Kantisme et linguistique 26

Chapitre 2
Le dernier *Popularphilosoph*. Johann Gottfried Herder, critique de Kant 31

1. Un philosophe censuré 31

2. Un modèle de psychologie cognitive 34

3. L'appropriation sémiotique du monde 46

4. La signature des choses 49

5. Le métaschématisme sonore 52

6. Le problème de l'a priori 57

7. Une physiologie cognitive 68

DEUXIÈME PARTIE
LA COMÉDIE DES MÉNECHMES
PENSÉE ET LANGAGE DANS LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE
 1750 - 1850

Chapitre 3	
Epistémologie et langage sous l'<i>Aufklärung</i>	
L'analyse des signes comme fondement des procédures scientifiques dans la Sémiotique de Johann Heinrich Lambert.....	
73	
1. <i>Éclectisme et philosophie</i>	
73	
2. <i>Les fondements de la sémiotique</i>	
77	
3. <i>Le langage entre connaissance historique et connaissance scientifique</i>	
81	
4. <i>Sémiotique et herméneutique</i>	
84	
5. <i>La Sprachlehre</i>	
87	
Chapitre 4	
Le laboratoire de l'âme. Psychologie empirique et théorie du langage	
97	
1. <i>La méthode de la psychologie</i>	
97	
2. <i>Psychologie et langage chez Johann Georg Sulzer</i>	
101	
3. <i>La science expérimentale de l'âme : prémisses méthodologiques</i>	
106	
4. <i>La science expérimentale de l'âme : l'étude des pathologies</i>	
110	
5. <i>Théorie psychologique et grammatare générale</i>	
119	
Chapitre 5	
Pensée et langage sur la scène de la philosophie	
129	
1. <i>Une idéologie allemande ?</i>	
129	
2. <i>Critique du langage et statut de la philosophie chez Reinhold</i>	
142	
3. <i>Théorie du langage et réforme du savoir philosophique chez Beneke</i> ..	
154	
4. <i>Langage et certitude sensible. Beneke, Feuerbach et la critique contre les systèmes de l'idéalisme</i>	
161	
5. <i>Psychologie du langage et pédagogie linguistique chez Beneke</i>	
172	
6. <i>Herbart, grammatare générale et psychologie cognitive</i>	
179	
Conclusion	
191	
Bibliographie	
199	
Table des auteurs	
209	
Table des sujets	
213	